

MICHEL COLVMB

LE SCULPTEUR BRETON

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAROLES DE

S. ROPARTZ

MUSIQUE DE

P. THIELEMANS

*représenté sur le Théâtre de Rennes, le 9 mars 1867,
au bénéfice des pauvres.*

PRIX : UN FRANC.

NANTES

VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

impr.-éditeurs

4, PLACE DU COMMERCE, 4.

—
1867.

MICHEL COLVMB

LE SCULPTEUR BRETON



PARIS

DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE

DE LA RUE

DE LA RUE

DE LA RUE

MICHEL COLVMB

LE SCULPTEUR BRETON.

MICHEL COLVMB

LE SCULPTEUR BRETON

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAROLES DE

S. ROPARTZ

MUSIQUE DE

P. THIELEMANS

*représenté sur le Théâtre de Rennes, le 9 mars 1867,
au bénéfice des pauvres.*

PRIX : UN FRANG.

NANTES

VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
impr.-éditeurs

4, PLACE DU COMMERCE, 4.

—
1867.

La Bretagne a conservé & conservera encore, quoi qu'on en dise, sa langue, ses costumes, ses usages. Elle a aussi conservé sa musique, dont les caractères, pour être moins originaux peut-être que ceux de la langue, ont cependant leur valeur. Le but principal de cet ouvrage est d'offrir des spécimens choisis de la musique bretonne, non pas en reproduisant servilement les mélodies populaires, mais en les traduisant, pour ainsi dire, comme Brizeux a traduit nos poèmes et nos légendes. — Grâce aux artistes dévoués, qui se sont faits nos interprètes, cette comparaison ne paraîtra pas trop ambitieuse.

PERSONNAGES.

MICHEL..... Ténor, M. BERTI.
MORVAN, paysan..... Basse, M. DUPIN.
PASCO, tailleur d'habits..... Ténor, M. DUCOS.
ANNAIC, fille de Morvan..... Soprano, M^{lle} VARÉS.
Pèlerins, paysans, paysannes, archers et arbalétriers.

MISE EN SCÈNE PAR M. VIER.

La scène se passe en Bretagne, au commencement du XVI^e siècle. Le théâtre représente une petite place champêtre, au village du Folgoët. A droite, une chaumière ; à gauche, une auberge, indiquée par un bouquet de gui ; dans le fond, la riche chapelle de Notre-Dame du Folgoët.

MICHEL COLVMB

LE SCULPTEUR BRETON.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNAIC, seule.

(Elle file, assise sur le seuil de la chaumière.)

Voilà trois ans qu'il est parti,
En me disant : « Espère !
Je reviendrai plus riche ici,
Je fléchirai ton père. »

O bonheur trop longtemps rêvé !
O rêve trop vite achevé !

Voilà trois ans qu'il est parti,
En me disant : « Espère !
Je reviendrai plus riche ici,
Je fléchirai ton père. »

Et depuis lors, il n'a pas reparu.
Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il donc devenu?

Adieu! quel mot cruel à dire,
Michel, alors qu'on s'aime tant!
Celle qui reste a le martyre
De l'ennui, du doute, souvent!
Tandis qu'en proie à la tristesse,
Je pleure et gémis tout le jour,
Aux genoux d'une autre maîtresse,
Trahis-tu nos serments d'amour?
Ou bien, fidèle à ma tendresse,
Songes-tu toi-même au retour?

N'ai-je pas, hélas! une autre rivale :
La gloire, et, plus terrible encor,
La passion qu'aucune autre n'égale,
L'ambition, la soif de l'or?

Reviens, Michel, il faut m'en croire,
Car j'ai la sagesse du cœur,
Laisse là-bas, laisse la gloire,
Viens ici trouver le bonheur.
Que tous les saints de la Bretagne,
Dont le pouvoir est renommé,
Dans la plaine ou sur la montagne,
Guident les pas du bien-aimé.
O saints patrons de la Bretagne,
Ramenez moi mon bien-aimé!

SCÈNE II.

MORVAN, ANNAÏC.

MORVAN, *venant du fond.*

Voici, mignonne, une nouvelle dont ton vieux
père est tout joyeux.

ANNAÏC.

Dans ce cas, je m'en réjouis aussi. Quelle est
cette nouvelle, je vous prie?

MORVAN.

Je la tiens de monsieur le Doyen lui-même.

ANNAÏC.

J'en suis fort aise. Et que vous a dit monsieur
le Doyen?

MORVAN.

La Duchesse-Reine, notre dame et souveraine
(que Dieu garde!) a donné des ordres à son ima-
gier, celui-là même qui a fait dans l'église des
Carmes de Nantes le tombeau du feu Duc, notre
souverain seigneur (que Dieu absolve!). Mon-
sieur notre Doyen dit qu'on en parle comme d'un
morceau de premier mérite, et sans égal dans

le duché : ce qui suppose que le maître tailleur d'images, qui en est l'auteur, est aussi le premier imagier de Bretagne. Cela ravit d'aise monsieur le Doyen, et moi aussi. Qu'en penses-tu?

ANNAÏC.

Je n'ai pas bien compris quels ordres madame la duchesse Anne avait pu donner à cet imagier.

MORVAN.

Ne l'avais-je pas dit? L'ordre de se rendre ici même, afin de compléter les ornements de notre église; si bien qu'aucune cathédrale ou abbaye ne puisse désormais être mise au-dessus de notre chère chapelle. On dit, de plus, que ce nouveau maître de l'œuvre du Folgoët arrivera sans tarder.... Cela ne paraît pas te faire le même plaisir qu'à monsieur le Doyen et à tous les notables du village?

ANNAÏC.

Je ne vous cacherai pas qu'une pensée amère traverse mon âme. Si vous aviez voulu regarder d'un œil favorable le pauvre Michel; si vos duretés ne l'avaient point exilé du Folgoët, la duchesse Anne n'aurait point eu besoin d'envoyer ici un étranger...

MORVAN.

C'est le cas de répéter que l'amour est aveugle! Où la Duchesse aurait-elle été songer à Michel, l'obscur maçon de Lesneven?

ANNAÏC.

Est-ce que messire l'évêque de Léon, et même monseigneur le Cardinal, ne le protégeaient pas hautement? Ah! mon père, (pardonnez-moi, si je vous offense), vous seul ici ne rendiez pas justice à son talent.

MORVAN.

Tu te trompes, fillette. Si je lui ai refusé ta main, quand je savais bien qu'il avait ton cœur, c'est précisément parce que je lui voyais tant de talent : j'étais sûr que l'ambition serait née, qu'il aurait quitté ce pays pour n'y plus revenir. Ces ouvriers sont des inconstants. Tout en te disant qu'il aimerait mieux mourir que de te perdre, celui-ci, comme les autres, est parti; et, depuis trois ans, on n'en a plus entendu parler.

ANNAÏC.

Assez, mon père! Si vous avez été sévère, ah! du moins, ne soyez pas injuste! (*Elle sort par la chaumière.*)

SCÈNE III.

MORVAN, *seul.*

La peine de cette enfant m'afflige, moi qui n'aime qu'elle au monde! mais j'assure son bonheur, et il faut que je sois sage pour elle. C'est le rôle éternel des pères. Salaün, le fou du bois, le mendiant à la mémoire duquel nos ducs ont bâti cette miraculeuse chapelle; Salaün lui-même avait prédit à feu mon bisaïeul (Dieu lui pardonne!) que la race des Morvan, dès lors appauvrie et amoindrie, mais restée sans tache sur le sol natal, rentrerait bientôt dans son manoir restauré. Le voilà relevé, ce vieux castel de Kermorvan, par une inexplicable fantaisie de la Duchesse-Reine, qui le possède aujourd'hui. Mais je suis le dernier de ma race, et je ne vois pas trop ce qui pourrait attirer sur moi les rayons de l'astre royal. Pourtant, et à tout prendre, ce n'eût pas été en mariant ma fille à un maçon nomade que j'aurais augmenté mes chances de voir accomplir la prophétie. Or, j'y crois, à cette prophétie, et résigné, j'attends. Dans ce petit domaine, où je suis toujours roi, si j'ai dû troquer la lance contre l'aiguillon, l'épée contre le soc, je n'ai pas du moins dérogé, et je laisse à

ma fille, à défaut de dot, mon blason intact, et la prophétie de Salaün.

De la foudre frappé, tout penché vers la terre,
Sur la lande, voyez ce chêne solitaire.
A chaque rude hiver, on croit qu'il va mourir,
Mais si la mort atteint le vieux tronc, qui s'incline,
La sève vive encor coule dans la racine,
D'où sort un rejeton, tout prêt à reverdir.
Vienne l'été : sous cette ombre nouvelle
Tous les oiseaux prendront leurs gais ébats :
Pour que le chêne ainsi se renouvelle,
Du sol natal, oh! ne l'arrachez pas.

Blanche et charmante fleur, éclore en la prairie,
Quand vient l'automne noir, tu t'inclines, flétrie,
Et ta tige elle-même enfin sèche et jaunit :
Mais, cachée aux regards contre le sol humide,
Inclinée et rampante, une feuille timide,
Enveloppe un bouton, qui s'enfle et s'arrondit.
Vienne l'été : la fleur, la fleur nouvelle
Au gai soleil ouvre tous ses appas :
Pour que la fleur ainsi se renouvelle
Du sol natal, oh! ne l'arrachez pas!

(*Parlé pendant la ritournelle.*)

Mais qui sont ces visiteurs matinaux? C'est sans doute l'étranger, l'imagier de la Reine? l'autre, c'est Pasco Le Long, notre tailleur, connaissance du cabaret, dont ils sortent.

SCÈNE IV.

MORVAN, MICHEL, PASCO.

(Michel et Pasco, sortant du cabaret, se dirigent vers la maison de Morvan. Michel a le costume italien, avec un chaperon qui lui cache une partie du visage. Il porte la barbe longue. Pasco lui désigne Morvan.)

MICHEL.

Salut au Nestor du village,
De cette église au sage gouverneur!

MORVAN.

Hélas! il est plus vieux que sage,
Et vous lui faites trop d'honneur.

MICHEL, MORVAN, PASCO.

Je suis l'imagier de la Reine
Il est Et notre noble souveraine
M' L' envoie en ce lointain pays
Pour achever ^votre chapelle
Déjà si charmante et si belle
Que les yeux en sont éblouis.
Je vais finir ⁿotre chapelle,
Il va ^votre chapelle,
Que l'on dirait un paradis.

MORVAN.

A mon foyer, asseyez-vous, de grâce.

PASCO, qui a jeté les yeux dans l'intérieur de la maison.

A ce foyer où veut-on qu'il se place?
Les tisons relevés ne sont pas gracieux,
Les tisons relevés chassent les amoureux;
Et l'on déplaît fort à la maisonnée,
Puisque voilà la poêle retournée.

MORVAN.

Méchant tailleur, c'est toi
De tout cela la cause trop certaine!
Quand donc cesseras-tu d'amener par douzaine
Les amoureux chez moi?

PASCO.

Je cesserai quand fillette jolie
Aux beaux garçons ne fera plus envie.

MICHEL.

Le tailleur, à mon sens, a fort bien répondu.

MORVAN.

En prétendant aussi, seriez-vous donc venu?

MICHEL.

Et pourquoi non? N'est-ce pas de mon âge?

MORVAN.

Dans nos cantons, c'est un usage,
 Que tout honnête et franc garçon
 Qui prétend fille en mariage,
 Prouve sa force et son courage
 En portant, en procession,
 Par tous les chemins du village,
 Notre bannière du Pardon.

PASCO ET MORVAN.

Ce n'est pas facile entreprise,
 Il faut un homme brave et fort
 Pour la lever, hors de l'église,
 Quand dans nos champs souffle la brise,
 Notre bannière à franges d'or.

PASCO.

Grande comme une voile, en l'air elle déploie
 De notre saint patron le visage vermeil,
 Sur un fonds éclatant de velours et de soie :
 Cent clochettes d'argent y chantent avec joie,
 Quand elle resplendit aux rayons du soleil.

MICHEL, MORVAN, PASCO.

Ce n'est pas facile entreprise,
 Il faut un homme brave et fort

Pour la lever, hors de l'église,
 Quand dans nos champs souffle la brise,
 Notre bannière à franges d'or.

MICHEL.

Ce qu'un autre a pu faire, un Français toujours l'ose ;
 Je me sens vigoureux, j'ai bon bras et bon cœur :
 Puis, j'ai le bien charmant que l'amour me propose.
 Bretonnes aux yeux bleus, Bretonnes au teint rose,
 Quand on est amoureux, on est toujours vainqueur.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Je veux donc tenter l'entreprise,
 Je me sens jeune, brave et fort,
 Je porterai hors de l'église,
 Malgré le soleil et la brise,
 Votre bannière à franges d'or.

MORVAN, PASCO.

Ce n'est pas facile entreprise,
 Il faut un homme brave et fort
 Pour la porter hors de l'église,
 Quand dans nos champs souffle la brise,
 Notre bannière à franges d'or.

MORVAN, à Pasco, pendant que Michel considère la chaumière avec attendrissement.

Ce sculpteur me fait l'effet d'un brave homme; il est, ou du moins, il doit être joli garçon, car généralement les tailleurs de pierres sont aussi gentils que les tailleurs d'habits sont laids. Mais pourquoi tient-il toujours son chaperon rabattu sur son visage ?

PASCO.

C'est ce que je me dis depuis ce matin : pourquoi tient-il son chaperon rabattu sur son visage ? C'est peut-être la mode de son pays.

MORVAN, à Michel qui sort de sa rêverie.

Maître, si, par la faute de ce bavard, mon foyer a gardé cet aspect inhospitalier qu'il n'aurait pas pris pour vous, goûtez le cidre de mon verger dans cette coupe, à laquelle on attache quelque prix.

MICHEL.

Je le crois bien ! un vrai hanap, dans lequel les compagnons de la Table-Ronde ont pu boire l'hydromel ou la cervoise !

MORVAN.

Je n'en sais rien. Elle me vient de quelque

Morvan dont je suis le dernier rejeton. On dit, et nos chanoines qui sont savants dans les vieilles histoires, l'affirment, que les premiers parmi les Morvan furent, il y a de cela longtemps, trop longtemps, hélas ! comme les rois de ce beau pays de Léon. Leur descendant est trop heureux d'y posséder encore quatre ou cinq petits champs et de gouverner librement ses deux bœufs. — Mais on a bien dit que neuf tailleurs ne valent pas un homme ! (A Pasco). Est-ce que tu n'aurais pas déjà dû avoir remis en place les tisons, et retourné la poêle ?

MICHEL.

Laissez, je vous prie; en buvant dans cette noble coupe, puis-je douter de l'hospitalité de Morvan ? Je bois à vous, à vos ancêtres, et à votre postérité !

PASCO, qui revient de la maison.

Ma foi, notre maître, voilà encore les tisons en place et la poêle à l'endroit; mais combien de fois ne les avons-nous pas remis ainsi, et combien de fois la douce Annaïc n'a-t-elle pas bouleversé notre ouvrage ?

MORVAN.

Pourquoi ennuyer un étranger de ces bavar-

dages? Mais dites-moi, notre hôte, est-ce sérieusement que vous voulez porter demain la bannière?

MICHEL.

Très-sérieusement, je vous l'assure.

MORVAN.

Dans ce cas, permettez-moi d'aller prévenir monsieur notre Doyen, afin que l'on ne cherche personne autre pour la porter. Je reviens sur l'heure. (*A parte.*) Charmant jeune homme! s'il n'avait pas de barbe, et s'il relevait un peu son chaperon.

SCÈNE V.

MICHEL, PASCO.

MICHEL.

Il paraît, Pasco, que le gouverneur a une fille, et même une jolie fille?

PASCO.

Plus jolie que tout ce que vous pouvez rêver! Personne ne lui est comparable dans tout l'évêché de Léon.

MICHEL.

Est-ce que le père Morvan ne veut pas marier sa fille?

PASCO.

Bien au contraire; mais la fille ne le veut pas.

MICHEL.

Voudrait-elle entrer au couvent?

PASCO.

Bien au contraire! mais son père ne veut pas la marier.

MICHEL.

Je n'y comprends plus rien. Le père veut et la fille ne veut pas du mariage?

PASCO.

Oui.

MICHEL.

Mais pourquoi dis-tu donc que la fille le veut et le père ne le veut pas?

PASCO.

Précisément: la fille ne veut pas se marier avec les fiancés que choisirait le père; et le père ne veut pas celui que le cœur de cette fille a choisi. Comprenez-vous?

MICHEL.

A merveille! Et quel est ce garçon que la fille aimait?

PASCO.

Qu'elle aime toujours.

MICHEL.

Elle l'aime toujours! Était-ce un mauvais sujet?

PASCO.

Le meilleur et le plus sage jeune homme qui mangeât pain dans l'évêché de Léon. Il est du même métier que vous, et votre confrère (sauf le respect que je dois à l'imagier de la Reine). Vous le connaissez peut-être. On le nommait ici, où il est né, Michel Columb.

MICHEL.

Ce nom ne m'est pas absolument inconnu; et j'en ai ouï parler comme d'un homme d'un certain talent. Pourquoi donc le vieux Morvan n'en a-t-il pas voulu pour gendre?

PASCO.

Parce que Michel était un simple ouvrier, et que Morvan, comme vous l'avez appris de lui-même, est de noble souche. Non pas qu'il en

soit fier; il parle avec une gaieté toute résignée des rois, grands pères d'un bouvier; mais c'est qu'il y a une prédiction touchant sa famille.

MICHEL.

Laquelle, je te prie? Ceci commence à m'intéresser beaucoup.

PASCO.

C'est que le dernier des Morvan ne mourra pas avant de rentrer en maître dans le vieux château de Kermorvan, que vous voyez d'ici, et qui appartient, pour aujourd'hui, à la Reine, notre gracieuse Duchesse. Il n'y a que quelques mois, c'était une ruine valant peu d'argent, et Morvan voulait pour gendre, soit un gentilhomme à moitié pauvre, ce qui ne manque pas, soit un paysan à moitié riche, ce qui est aussi très-commun, lequel avançât la petite somme nécessaire pour opérer le rachat du donjon paternel.

MICHEL.

Les jeunes gens du pays ont-ils été si avares...?

PASCO.

Je vous ai dit tout le contraire, et qu'en qualité d'entremetteur des mariages, ce qui est chez nous le privilège des tailleurs, j'ai introduit

inutilement une foule de prétendants dans la maison. Pour être agréés du père, il suffisait qu'ils fussent honnêtes, laboureurs ou gentils-hommes, et maîtres de deux cents écus; pour plaire à la fille, il eût fallu qu'ils se nommassent Michel Columb.

MICHEL.

L'aimable fille!

PASCO.

N'est-ce pas? Mais voici qui complique la chose. Le vieux château de Kermorvan, qui, comme je vous l'ai dit, n'était qu'une ruine, s'est transformé depuis trois mois en ce joli petit manoir tout blanc qui réjouit les yeux et attriste l'âme, car c'est l'œuvre du diable et des sorciers.

MICHEL.

Allons donc!

PASCO.

Cela est trop sûr; et il est certain que la Reine n'est pour rien dans cette bâtisse. M. le sénéchal et M. le receveur de Lesneven l'ont dit à qui voulait l'entendre, et cela se voit, puisque les armes de Sa Majesté ne sont figurées en aucun lieu. Il est venu un gros vaisseau qui a débarqué, dans l'anse de Goulven, des pierres

toutes taillées, qui ne ressemblent en rien à notre granit, et une troupe d'ouvriers qui parlaient une langue étrangère. Dans moins de temps que je ne mets à le dire, le petit château a été bâti. Vous voyez bien que c'est de la sorcellerie....

Connaissez-vous pas Morgane,
L'aïeule du vieux Morvan,
Cousine de Viviane
Et de Merlin, le savant?

Du bout de sa fine aiguille,
Elle bâtit un château,
Ainsi qu'une jeune fille
Se fait un corset nouveau.

C'est elle, à coup sûr, c'est elle,
Qui, d'un geste de son doigt,
A bâti cette tourelle
Dont on voit d'ici le toit.

MICHEL.

Cela se pourrait, et Morvan, gouverneur e Notre-Dame-du-Folgoët, ne doit plus tenir à rentrer dans ce manoir justement suspect?

PASCO.

Il y tient plus que jamais.

MICHEL.

Parlons d'autre chose. J'allais oublier de te demander, s'il était possible, dût-on y mettre un peu de sorcellerie, de me procurer, d'ici à demain matin, un costume complet de paysan breton? J'ai promis de porter la bannière, et je ne veux pas faire rire ici tout le monde avec mon costume à l'italienne.

PASCO.

Maître, sans sorcellerie, je puis vous satisfaire, si vous ne reculez pas devant le prix d'un habit de nocés; car c'est un habit de nocés qui me reste, et qui, je crois, vous irait au mieux.

MICHEL.

Un habit de nocés! soit, pourvu que, m'ayant vendu l'habit, tu te charges de rendre la noce possible, en me trouvant aussi la femme. Mais quelle est la raison pour laquelle cet habit de nocés t'est resté?

PASCO.

Il était commencé, que dis-je? bientôt achevé pour ce pauvre Michel Columb, le tailleur de pierres. Je tenais pour certain qu'entre elles deux, ces chères jeunesses adouciraient le père

Morvan et je l'entrepris d'avance, pour le faire à l'aise, et à mes souhaits. Car je suis reconnaissant à Michel, qui a fait pour ma mère une pierre tombale, comme bien des seigneurs n'en auront jamais! On n'oublie pas cela, notre maître! Mais voilà que Michel est parti, voilà qu'il ne revient pas. Il ne reviendra jamais, j'en ai peur; et, si je trouvais le prix du drap de ce bel habit, en perdant la façon, je ne dis pas.... Il y a, brodés en plusieurs endroits, des équerres, des niveaux, et ce qui convient à un maçon ou à un tailleur de pierres; tout cela pourra rester. Il y a de plus, brodé en fil d'or, le nom de Michel Columb, que j'effacerai....

MICHEL.

N'efface rien. Je n'ai point à rougir de ce nom-là. Va chercher ton habit à l'instant; et si, comme tu le dis, il me va bien, nous verrons à te satisfaire.

PASCO.

J'y cours; et puisse votre bonne étoile faire bientôt arriver ici la blonde Annaïc! Mais voici déjà les pèlerins qui se rendent à la chapelle. Si au milieu d'eux une jeune fille a l'air plus noble, sous sa coiffe de lin, il n'y a pas à s'y tromper, c'est la fille de Morvan. Regardez donc de tous

vos yeux et vous me direz tout à l'heure si vous croyez avoir deviné. (*Il sort en courant ; les pèlerins arrivent de tous les côtés et entrent par groupes dans la chapelle ; Michel les contemple d'un air ému et s'appuie sur l'escalier de la chaumière pour se dérober aux regards.*)

SCÈNE VI.

MICHEL, LE CHŒUR.

LE CHŒUR, dans la chapelle.

Obtenez-nous du ciel la bonne grâce,
Saints bienheureux, patrons bénis d'Arvor ;
Prêtres sacrés vêtus de chappes d'or,
Bardes et rois, nous sommes votre race,
Et sur le rythme ancien nous vous chantons encor :
Amis du pauvre en ce monde,
Sauvez du feu nos hameaux,
Et du vent la moisson blonde,
Et du loup les tendres agneaux.

MICHEL.

Quel bonheur pur m'inonde !
Airs anciens, chants nouveaux !
Que ma voix leur réponde ;
Dans mon cœur quels vivants échos !

L'espérance aujourd'hui colore
Mon rêve d'un reflet vermeil ;
L'espérance est comme l'aurore,
Bientôt paraîtra le soleil.

Le soleil, dont la vive flamme
Éclaire, échauffe et fait le jour,
Fait le jour, jusqu'au fond de l'âme,
Mon Annaïc, c'est ton amour.

L'espérance aujourd'hui colore
Mon rêve d'un éclat vermeil,
L'espérance est comme l'aurore,
Bientôt paraîtra le soleil.

SCÈNE VII.

MICHEL, PASCO.

PASCO.

Le voilà, ce costume, aussi beau que commode !
Du pays de Léon c'est la dernière mode.

MICHEL, PASCO.

Gilet retombant, bordé de velours,
Bragou-bras flottant, où tout le corps entre,
Large ceinturon, bouclé sur le ventre,
Et pourpoint brodé, là, sur tous les tours !

MICHEL.

C'est bon !

PASCO. *Ils se préparent à se frapper dans la main.*

C'est marché fait ?

MICHEL, *retirant la main.*

Oh ! non.

Avant que d'y souscrire,

Tailleur, je veux te dire

Une fine chanson,

Traduite du breton,

Qui regarde, peut-être,

Ton père ou ton ancêtre,

Car, Pasco, mon patron

A tout à fait ton nom :

« Pascou le Long, le tailleur,

Tra la la la lire; tra la la la lire,

L'autre jour fit le voleur :

Mais il joua de malheur.... »

PASCO.

Je connais la chanson; ce n'est qu'un vilain conte,
Dont un homme de cœur, maître, ne tient pas compte.

MICHEL.

Si tous les tailleurs sont un peu voleurs,
Voilà bien pourtant un joli costume !

Et rien qu'à le voir, je veux qu'il allume
Un brasier d'amour dans plus de cent cœurs.

PASCO.

Non, tous les tailleurs ne sont pas voleurs.

C'est là, sur mon âme ! un joli costume !

Et rien qu'à le voir, je veux qu'il allume

Un brasier d'amour dans plus de cent cœurs.

MICHEL.

C'est bon !

PASCO.

C'est marché fait ?

MICHEL.

Oh ! non ;

Car, avant d'y souscrire,

Tailleur, il faut me dire

A quel modeste prix

Tu cotes tes habits ?

PASCO.

Pour vous, je les ravale

Par franc, d'une réale ;

Ce sera cent écus,

Pas un denier de plus.

MICHEL.

« Pascou le Long, le tailleur..... »
Je n'en dis pas davantage.

PASCO.

Non, je ne suis pas voleur ;
C'est le prix, sur mon honneur !

MICHEL.

Sur son honneur !
Il est encor de l'honneur au village.
Ah ! m'en voilà tout réjoui.
Ainsi.....

PASCO.

C'est marché fait ?
(*Ils se frappent dans les mains.*)

MICHEL.

Eh ! oui !

PASCO.

Viennent les pardons,
Nous arriverons
Des premiers aux belles fêtes.

MICHEL.

Et, hardi lutteur,
Plus hardi danseur,
Je ferai tourner les têtes,
Grâce à mon habit !

PASCO.

Grâce à son habit !
Qu'il a de l'esprit,
Et que c'est bien dit.

MICHEL.

Charmant mirage !
Vivante image
De mon passé.

PASCO.

Quel avantage !
Ce vieux bagage
Si bien placé !

MICHEL.

Charmant mirage !
C'est mon village
Tout plein d'amis :
onheur champêtre !

MICHEL COLUMB,

Qui va renaitre
Sous ces habits.

PASCO.

Quel avantage
Dans ce village,
Ces beaux habits,
Sans vous, mon maître,
Vingt ans peut-être
Restaient sans prix.

MICHEL.

Je vais de ce pas essayer mon costume, afin
que si quelque chose allait mal, tu puisses y re-
médier de suite.

PASCO.

Soyez sans crainte. J'ai le coup d'œil assez
exercé pour ne pas me tromper sur une mesure.
L'habit est fait comme pour vous.

MICHEL, *allant vers l'auberge.*

Tu dis plus vrai que tu ne crois.

SCÈNE VIII.

PASCO, *seul et comptant son argent.*

Un, deux, trois..... dix..... vingt. C'est bien
cela, et les cent écus y sont. Le bel argent tout
neuf! Comme on voit bien que cet honnête
homme puise directement aux coffres du Roi
notre sire, où nécessairement tout l'argent est
neuf, puisque c'est pour le Roi qu'on le fait tout
expres..... Quelqu'un vient..... cachons-nous.

SCÈNE IX.

ANNAIC, PASCO, *caché derrière une maison.*

ANNAIC.

Quel est donc cet argent que comptait le tailleur?
Pourquoi se cache-t-il? Je vais lui faire peur;
C'est de le renvoyer le moyen le meilleur.

Un chacun ici tient pour sûre
Du tailleur la mésaventure:
Elle arriva
Comme cela,

Certaine nuit que, de la foire
Il s'en revenait, après boire,
Cahin, caha!

A minuit, il passait sur le bord de la lande,
Là même où vous voyez ce vieux dolmen moussu.
Le brouillard gris faisait la bruyère plus grande;
Par un aigre *biniou*, le silence est rompu.....

Sur la lande,
Une bande
De lutins
Et de nains
Se rassemble :
Quel ensemble
De tortus,
De bossus !
Jambes grêles,
Sauterelles,
Vont danser
Et lancer
Une ronde
Furibonde,
Au son fou
Du *biniou*.
Sur la lande,
Une bande
De lutins
Et de nains
Se rassemble :

Quel ensemble
De tortus,
De bossus !

La sarabande infernale
Saisit l'ivrogne tout pâle
Et demi-mort de frayeur.
Avec eux il faut qu'il danse :
Et pour suivre la cadence,
Il est baigné de sueur.
Bientôt leur élan redouble,
Le pauvre tailleur voit trouble ;
Les bonds succèdent aux bonds.

Quels démons !

Un korrigan, dont l'œil flambe,
Lui donne le croc-en-jambe ;
Il tombe tout de son long
Sur l'ajonc.

Il se pique, il s'ensanglante,
Et la troupe malfaisante
Sur lui rit de tout son cœur.
Quand enfin le jour approche,
Ils partent.... Mais dans sa poche
Plus un sou ! pauvre tailleur !

*A Pasco, qui s'est approché peu à peu, en mimant la
scène décrite par Annaïc :*

Est-ce cela ?

PASCO.

C'est bien cela.

ANNAIC.

Un pareil malheur doit rendre prudent.
Puisque vous avez reçu de l'argent,
Retournez chez vous, sans perdre un moment.

PASCO.

Il n'est pas besoin de m'en avertir;
Et, pour n'avoir pas à me repentir,
Je boirai le tout avant de partir.

ENSEMBLE.

ANNAIC.

Un chacun ici tient pour sûre
Du tailleur la mésaventure :
Elle arriva
Comme cela,
Certaine nuit que, de la foire
Il s'en retournait, après boire,
Cahin, caha.

PASCO.

Rien n'est plus vrai, je vous le jure,
Que cette effroyable aventure
Qui m'arriva
Comme cela,
Certaine nuit que, de la foire

Je m'en retournais, après boire,
Cahin, caha.

ANNAIC.

Que faites-vous encore près de notre maison,
mon pauvre Pasco ? Est-ce que vous n'êtes pas
lassé de battre en vain le buisson et de vous y
piquer les doigts ?

PASCO.

Est-ce que vous n'êtes pas lassée, belle *Pennerès*,
de lâcher tous les bons *tiens* pour le plus
incertain des *tu auras* ? Mais je m'avoue vaincu,
et c'est à moi d'abandonner la partie. Je renonce
donc solennellement, en ce qui vous concerne, à
l'ingrat métier de *basvalan*, et je romps ici de-
vant vous la baguette de genêt : en voilà les
morceaux.

ANNAIC.

C'est bien, Pasco, et je vous remercie. Puisse
votre exemple être suivi, et puisse-t-on désor-
mais me laisser en repos !

PASCO.

Mais si je reste un peu de vos amis, mignonne,
je réclame la faveur d'être dorénavant attaché à

votre service. Je serai votre *brotaër* : c'est moi qui refuserai en votre nom tous les amoureux.

ANNAÏC.

Ah ! pour cela j'accepte avec reconnaissance ! Vous n'aurez seulement pas besoin de m'en parler. Refusez même par avance ; refusez, refusez-les tous, et qu'ils n'y reviennent plus.

SCÈNE X.

MICHEL, ANNAÏC, PASCO, puis MORVAN.

FINAL.

MICHEL, *en costume de paysan breton et sans barbe, les cheveux à la mode bretonne.*

Sans en excepter un ! l'arrêt est bien cruel !

ANNAÏC.

Que vois-je ? O Dieu du ciel !
Michel ! c'est vous, Michel !

PASCO.

Eh ! oui, c'est bien Michel.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Vive et douce surprise,
Mon âme est prise
D'un soudain émoi.

ANNAÏC.

Vive et douce surprise,
Mon âme est prise
D'un soudain émoi.

PASCO.

Quelle surprise !
Quel est leur émoi !

MICHEL.

Je sens celle que j'aime,
Bonheur suprême !
Tout auprès de moi.

ANNAÏC.

Je sens celui que j'aime,
Bonheur suprême !
Tout auprès de moi.

PASCO.

Leur bonheur même
M'émeut aussi moi.

ANNAÏC.

Et dans ces lieux, qui vous ramène ?

MICHEL.

L'amour et l'ordre de la Reine.

ANNAÏC.

Les ordres de la Reine ! Ah ! grand Dieu, je frémis,
Désormais vous vivrez à Nantes, à Paris ;
Ni la gloire, ni l'or ne sont à la campagne ;
Bientôt vous oublierez votre pauvre Bretagne
Et la triste Annaïc délaissée au pays.

MICHEL.

Ne craignez rien :
Mon âme avide
A su combien
La gloire est vide ;
Auprès de vous, et pour toujours, mon cœur,
Oubliant la gloire, a trouvé le bonheur.

PASCO.

N'est-il pas temps que j'accomplisse
Du brotaër le grave office ?

ANNAÏC, MICHEL.

De ce soin, cher Pasco, vous êtes dispensé.

PASCO.

Ah ! que mon sort est pitoyable !
Brottaër éconduit, basvalan repoussé....
Mais, pour me consoler, le cidre est sur la table.

Que par moi soit ce brave homme
Trois fois chanté,
Par qui le jus de la pomme
Fut inventé.

On dit que c'était un moine,
Il était fou.
Il grossit le patrimoine
Du vieux Guillou !...

Depuis Adam, notre père,
Ces charmants fruits !
Combien d'hommes sur la terre
Ils ont séduits !

Que par moi soit ce brave homme
Trois fois chanté,
Par qui le jus de la pomme
Fut inventé !

MORVAN, *survenant du fond.*

Te voilà revenu, Michel, à ton village.
Sois le bien arrivé, si tu reviens plus sage!

ENSEMBLE.

MICHEL ET ANNAÏC.

Vous nous voyez à vos genoux,
Malgré tout, l'amour espère,
Soyez pour nous un bon père,
Père, ayez pitié de nous.

MORVAN.

Ils tombent à mes genoux,
Malgré tout, l'amour espère;
Mais j'ai la raison d'un père,
Je suis ferme, levez-vous!

PASCO.

Vous les voyez à vos genoux,
Malgré tout, l'amour espère;
Morvan, montrez-vous bon père,
Cédez à des vœux si doux.

MORVAN.

Je l'ai juré! nul n'obtiendra ma fille
S'il ne peut racheter le château de famille;

Salaün l'a prèdit : de ma noble maison
Un mariage doit restaurer l'écusson.

PASCO.

Pour restaurer une vieille maison,
Qui pourrait mieux convenir qu'un maçon?

MICHEL.

Et si, par un hasard heureux,
Il se trouvait un amoureux,
Maître de l'antique demeure,
Où dort Morvan, le vieux roi?

MORVAN.

Il aurait ma fille, sur l'heure,
Et j'en engage ici ma foi.

PASCO.

Serment sans grand péril, le manoir est au Roi.

MICHEL.

Morvan, Morvan, votre fille est à moi,
Puisqu'à moi seul appartient le domaine.

MORVAN, PASCO.

Il est fou! la chose est certaine.

PASCO.

Ou bien, pour payer le manoir,
Aurait-il trouvé le chat noir?

MORVAN.

C'est vrai! pour payer le manoir,
Il a pu trouver le chat noir.

MICHEL.

Lisez les lettres de la Reine
Par lesquelles Sa Majesté,
Comme prix du tombeau pour son père sculpté,
Par moi, Michel Columb, son imagier, me nomme
Seigneur de Kermorvan. L'art m'a fait gentilhomme.

MORVAN, PASCO, *après avoir examiné les lettres.*

Voilà bien tous les sceaux : il n'en manque pas un.

ANNAIC.

Ainsi, tu disais vrai, bienheureux Salaün!

CHŒUR FINAL.

(Les jeunes gens et les jeunes filles entrent précédant et entourant la bannière, portée par un jeune homme et suivie par les archers.)

LE CHŒUR.

Où donc est-il le sculpteur étranger
Qui, sans connaître ou craindre le danger,
Voudrait, demain, porter notre bannière?

MICHEL.

C'est moi! votre ami, votre frère!

LE CHŒUR.

Michel! notre ami, notre frère!

ANNAIC.

Tous les saints du pays voudront le protéger!

MICHEL, *saisissant la bannière.*

Sainte bannière,
Mon âme est fière
De ton blason!
Jamais Breton
Ne fut félon!

TOUS.

Jamais Breton
Ne fut félon !

MICHEL.

Noble blason !
Il éternise
Notre devise :
Plutôt mourir
Que de salir
De notre vieux drapeau l'éclatante étamine !

TOUS.

Autour de l'étendard tout parsemé d'hermine,
Amis, restons
Toujours Bretons.



